

QU'EN PENSENT LES GRANDS DE LA NOUVELLE ORLÉANS?

LE 20 NOVEMBRE 2010 ANASTASIA LEVY

Christian Scott, le "Miles Davis" d'aujourd'hui a répondu aux questions d'Anastasia Levy qui nous livre un fabuleux point de vue d'outre-mer. De la philosophie de la musique aux concepts des réseaux, tout y passe et ça passe bien.

Anastasia Levy est une jeune journaliste spécialisée dans les domaines de la musique, du cinéma et de la culture. Elle collabore notamment à Libération et Usbek & Rica. Vous pouvez la retrouver sur Twitter [ici](#).

Donald Harrison

Jimi Hendrix

Miles Davis

Marcus Miller

Thom Yorke

Radiohead

Que penses-tu des gens qui téléchargent ta musique illégalement ?

Ça ne me pose pas de problème. Pour moi, la musique est une expérience que je partage avec les gens ; il y a une relation entre l'artiste et le public. Si on ne vivait pas dans une société dans laquelle l'argent était aussi important, je la diffuserais gratuitement. Mais c'est compliqué si on veut réussir à vivre de sa musique, et c'est pour ça qu'on est presque tous obligés de faire payer pour les CD et les téléchargements. Mais le téléchargement illégal ne me pose vraiment pas de problème, je vois même ça comme une sorte de relation amoureuse.

Quand tu sors avec quelqu'un, tu ne vas pas lui demander de l'argent en échange de ce que tu apportes à la relation, il ne devrait pas payer pour sortir avec toi, tu vois ce que je veux dire ?

Pour moi, la musique, c'est la même chose. En plus je suis du genre à filer pas mal de musique gratos. J'ai des coupons de téléchargement dans mon sac, qu'on offre à la fin des concerts. C'est pas une question de business ou de capitalisme, on fait ça pour toucher les gens. Pour moi le problème c'est que les maisons de disques ne comprennent pas la psyché humaine. Quand l'Homme a besoin de quelque chose, si tu lui compliques la tâche, il finira toujours par trouver un autre moyen de se le procurer. Je vais faire un parallèle : si tu es pauvre, tu aurais beau être très religieux, très pieux, à la fin de la journée si tu as faim mais que tu n'as pas les moyens d'acheter à manger, tu finirais probablement par voler ta nourriture.

Plein de gens vont te dire que c'est des conneries, mais j'ai grandi à la Nouvelle-Orléans et quand tu as vu les choses que j'ai vues, tu sais que si un mec a faim, il va faire tout pour manger. C'est pareil avec la musique, les gens en ont besoin pour leur santé mentale. Ça n'est pas juste du bruit, ça touche bien plus qu'on ne le pense. C'est pour ça qu'on se sent d'une certaine manière quand on écoute certaines chansons, tout ça est connecté. Et si

tu prives quelqu'un de ce dont il a besoin, ou de ce dont il pense avoir besoin pour survivre, il va trouver un moyen de se le procurer.



Penses-tu que l'industrie de la musique, telle qu'elle existe aujourd'hui, a un avenir ?

Je viens de voir « The Social Network » et il y a ce type, Sean Parker, qui a créé Napster et qui raconte comment il a détruit l'industrie de la musique. C'est intéressant parce que pour moi, ce film montre l'anarchie à échelle réduite. J'ai l'impression que tout ce qui se passe aujourd'hui avec le téléchargement et l'évolution de l'industrie musicale, ça a mis un peu tout le monde sur un pied d'égalité. Ça a permis à des groupes qui ne sont pas signés chez de grandes maisons de disques ou qui ne sont pas assez « commerciaux » pour un comptable ou un label, de contribuer au « canon » de cette génération de musiciens. Et grâce à ça, le paysage musical aujourd'hui est plus étendu que jamais.

Je suis chez une major mais je suis un musicien de jazz, donc j'ai une sorte de vision d'ensemble du sujet. Ma musique est plus proche de l'indie, en fait. Je vous parie ma carrière que l'industrie musicale ne restera pas comme elle est aujourd'hui ; elle va changer, et de manière radicale. De toute façon, ces grandes maisons de disques ont beaucoup d'argent et de ressources, et je pense qu'elles finiront par trouver un autre moyen de manipuler les artistes et de se faire de l'argent en abusant des gens. Ça craint et je n'approuve pas cette manière de faire, mais en même temps je comprends leur mode de pensée. Ils se fichent des conséquences de leurs actes, et ils n'ont aucune espèce de morale dans la manière dont ils traitent les artistes et les auditeurs. Ces gens-là qui détiennent des millions de dollars vont trouver un moyen d'empêcher leurs artistes de partir.

Pourrais-tu distribuer un album comme Radiohead l'a fait avec In Rainbows ? (ndlr : En 2007, le groupe a sorti son album via son site internet en laissant le choix à ses fans de fixer le prix auquel ils voulaient l'acheter).

Oui, carrément. En fait je suis en train de monter un nouveau label, Harmony American Music, sur lequel on va sortir les disques de Matthew Stevens, le guitariste de mon groupe, de Jamire Williams, mon batteur, de quelques MC de New-York, et de chanteurs soul. En ce moment on est en train de réfléchir au processus de distribution, mais ouais, ça me plairait de faire quelque chose comme ça. C'est génial pour la musique en général de dire : « Tiens, prends, et donne ce que tu peux en échange ». J'ai déjà travaillé avec Thom Yorke, on a fait cette tournée ensemble avec Atoms For Peace aux Etats-Unis, et c'est quelqu'un d'incroyable.

On a beaucoup discuté, c'est un musicien passionné, un artiste qui bouillonne d'idées, un mec brillant. C'était génial d'avoir la chance de travailler à ses côtés. Quand il m'a invité à les rejoindre sur la tournée, je tournais déjà avec mon propre groupe, donc je n'ai joué avec eux que cinq fois, mais c'était incroyable.

Tu as repris The Eraser, de Thom Yorke, sur ton album. C'était naturel pour toi de reprendre une chanson électro ?

Complètement ! En fait je ne perçois pas la musique de cette manière, je la vois comme je vois les gens. Les gens peuvent te rendre heureux, triste, te blesser... Quand j'écoute de la musique plutôt positive, je m'y mets à fond, et j'essaie d'en apprendre le plus possible. Pour moi la musique c'est ce qui fait que le monde tel qu'il est, et si elle a un effet positif, alors ça m'intéresse. Ça peut être de la polka, ça peut être n'importe quoi si je pense que la personne qui la fait la fait avec son cœur, et si cette musique doit faire bouger les choses, ou aider les gens à surmonter des épreuves.

Qu'est-ce que tu penses de la dématérialisation de la musique ?

Je suis né dans les années 80 et à l'époque, c'était cassette ou CD. Mon grand-père avait une collection de plus de 7,500 disques de jazz et j'ai grandi en écoutant des vinyles, donc je préfère avoir quelque chose de tangible dans les mains. Mais je fais partie d'une génération de paresseux donc ça m'arrive d'aller sur iTunes, d'acheter des morceaux, et ça me va aussi. Ça dépend du genre de musique en fait, si c'est le nouvel Arcade Fire, ça ne me dérange pas de ne pas l'avoir dans les mains. Mais si j'achète Charlie Parker with

strings ou Blonde on Blonde de Bob Dylan, je préfère l'avoir en vinyle ou en CD, parce qu'à un moment, je vais avoir envie de les transmettre à mes enfants. Offrir des morceaux iTunes à quelqu'un, ça n'a rien à voir. C'est quelque chose qui compte beaucoup pour moi. J'ai Blonde on Blonde en vinyle, et je peux écouter « 4th time around » encore et encore. Ma chanson préférée de Dylan c'est « Only A Pawn In Their Game ». Un jour, un journaliste qui m'interviewait a cru m'insulter en me disant que j'étais le « Bob Dylan du jazz ». J'ai explosé de rire et je lui ai répondu : « C'est le plus beau compliment qu'on puisse me faire ! ».



Comment vois-tu ta présence sur les réseaux sociaux, Twitter, Facebook ?

C'est assez bizarre, parce que je suis quelqu'un de plutôt secret. Je suis en tournée 10 mois par an, et quand je suis chez moi je passe du temps avec ma famille, avec les gens que j'aime. Quand je suis sur la route j'ai des journées de dingue et je n'ai pas vraiment le temps d'aller sur Facebook. Je reçois une cinquantaine de mails par jour ; du producteur, du manager, du manager de la tournée... Sans parler des mails persos. J'aime bien aller sur Twitter et Facebook, mais je n'aime pas trop l'idée que tout le monde sache le moindre truc sur toi.

Mon manager, mon agent, les distributeurs me disent : « Putain, mais tu devrais avoir 50 000 followers sur Twitter », mais ça ne m'intéresse pas vraiment. Mes amis Facebook et moi on ne s'apporte pas grand chose, en vrai.

Peux-tu m'expliquer le titre de ton dernier album : « Yesterday you said tomorrow » ?

À force d'expérience, de voyager, d'être un « citoyen du monde », j'ai réalisé que dans le monde entier des gens se battent pour être entendus. J'aime rencontrer les gens, leur parler, et tout le monde semble avoir quelque chose à dire sur un truc qu'on leur a imposé, quelque chose qui aurait dû changer dans leur vie mais qui est resté le même. Je voulais faire un album pour dire que c'est maintenant qu'on doit changer les choses. Chaque génération a ses propres problèmes, mais s'il y a une chose qui reste immuable c'est cette dynamique entre le prolétariat et la bourgeoisie, entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas. Ceux qui n'ont pas se sont toujours battus pour avoir des droits et pouvoir faire ce que les nantis font sans se poser de question. Mon message c'était : « Ça fait des dizaines d'années que vous avez promis de régler ces problèmes. Il est temps d'agir car nous n'allons plus vous laisser faire ».

L'autre explication, ça a à voir avec mon grand-père. Quand on était petits avec mon frère jumeau, il nous forçait à lire tous les jours. Il nous faisait lire La Dialectique d'Hegel, l'autobiographie de Malcolm X, L'Homme révolté de Camus... Tous les matins, il nous demandait ce qu'on avait lu, ce qu'on en avait pensé, et on échangeait nos idées dessus. Si on n'avait pas encore fini notre livre, notre grand-père disait : « Hier tu disais demain » (Yesterday you said tomorrow).

Peux-tu me parler de ton style et de ton évolution musicale ?

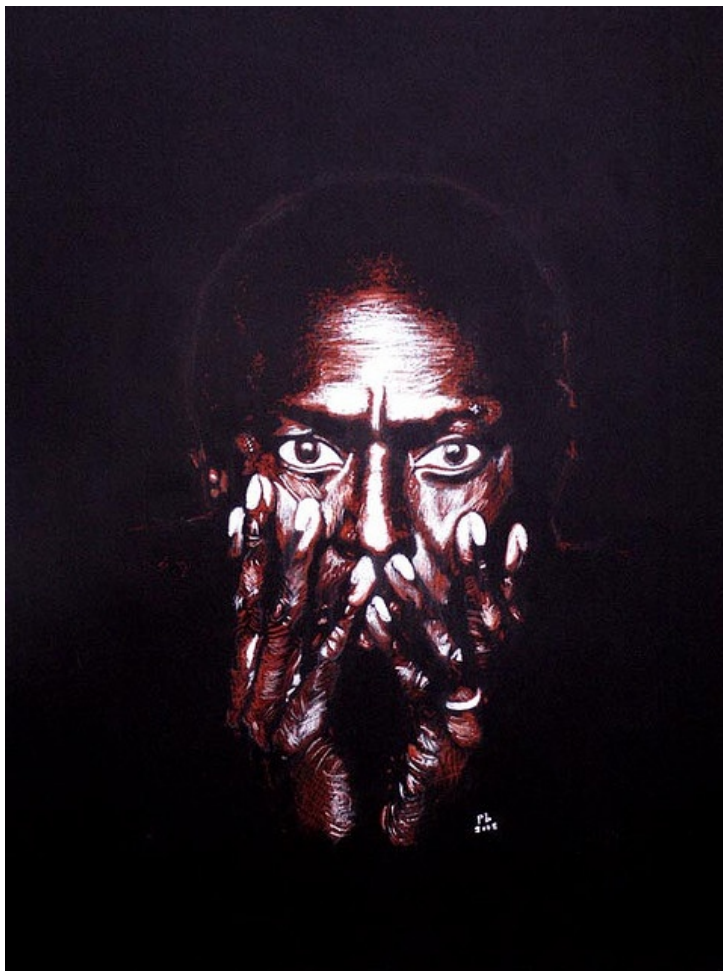
Mon oncle est saxophoniste, Donald Harrison Jr. Quand j'étais petit, je voulais tellement être tout le temps avec lui que j'ai décidé de commencer la trompette. Quand tu côtoies de telles pointures, Donald ou Wynton Marsalis, tu apprends des choses qu'on n'apprend pas dans les écoles de musique. C'est bien plus que des notes. À cause de mes origines, la plupart des gens s'attendaient à ce que mon premier album soit dans cette lignée, du jazz classique. Mais ce que je voulais c'était faire quelque chose qui intéresserait notre génération. J'ai eu la chance de voir mon premier album nommé aux Grammy Awards, ça a facilité beaucoup de choses.

Mais j'avais envie d'essayer de créer une palette et synthétiser un son lié à cette génération.

Au fil des cinq albums suivants, j'ai juste cherché à peaufiner cette palette, ce son, ces concepts et ces idées. En fait ce qu'on essaie de faire c'est créer des palettes et travailler avec des textures, des sons et des contrastes qui donneront à la prochaine génération de jazzmen différentes brèches où s'engouffrer.

En 2009, tu as rejoint la tournée avec Marcus Miller, « Tutu revisited ». Avas-tu peur d'être sans cesse comparé à Miles Davis ?

Pas vraiment. Depuis que j'ai 14 ans, les gens disent « C'est le nouveau Miles Davis », même avant que je joue vraiment bien. D'un côté je déteste ça, et d'un autre, ça me flatte. Ils ne disent pas que ma musique ressemble à la sienne, parce que c'est faux, mais je crois que ce qu'ils veulent dire, c'est qu'on a un peu la même approche des choses, que comme lui je cherche constamment à évoluer, à peaufiner des choses. Tous les musiciens ne sont pas comme ça ; beaucoup d'entre eux sont très bien là où ils sont. Même en créant ces trompettes (*ndlr : il a deux nouvelles trompettes qu'il a lui-même dessinées*) j'ai essayé de m'améliorer, de toucher quelque chose. Dans ce sens, j'apprécie la comparaison. Mais Miles Davis a vécu, est mort, et a dit ce qu'il avait à dire. Et personne d'autre que Miles Davis ne pourra le dire mieux que lui. Tout comme personne ne pourra venir après moi et faire du Christian Scott mieux que moi. Quand Marcus m'a appelé, j'ai dit oui à l'idée de tourner avec Marcus Miller. C'est un génie, il sait diriger un groupe, il est juste et particulièrement doué pour comprendre la relation qu'ont les gens à la musique. Et je savais que ça m'apporterait beaucoup de côtoyer un tel maître, un monsieur qui a cinquante ans mais qui est au sommet de son art. Il m'a dit : « Écoute, je ne veux pas que tu joues comme Miles Davis. Miles Davis n'aurait pas voulu que tu joues comme lui. Mais tu as la bonne approche. » Alors j'ai dit oui.



Comment penses-tu que la musique devrait être enseignée ? Tu as fait Berklee, qu'est-ce que tu y as appris ?

Je pense qu'il est fondamental d'apprendre les règles. En ne perdant pas de vue que la plupart du temps, les règles sont culturelles. Dans les conservatoires, les écoles de musique, on apprend la musique à la manière occidentale. A Bombay par exemple, le système est complètement différent. Pour moi, il est très important quand on enseigne la musique à un enfant de lui dire que ce n'est pas la seule manière d'apprendre et qu'il devrait essayer d'en découvrir d'autres, autant qu'il peut. Comme la plupart des gens, j'ai d'abord appris à l'occidentale, et ensuite je me suis intéressé aux autres systèmes d'apprentissage. Quand tu commences le jazz à la Nouvelle-Orléans, que tu apprends avec ceux qui ont créé cette musique, dans les bars et les rues, pas à Berklee, tu comprends que la musique est comme ça parce que les Africains de la Nouvelle-Orléans ont trouvé un moyen de manipuler ce système occidental en y apportant des harmonies qui n'existaient pas en Occident. Ils avaient plus de notes. Pour moi, les règles existent, et il faut les apprendre, mais elles sont aussi là pour être transgressées. Si tu saisis à quel point les règles sont culturelles et que tu essaies de toutes les comprendre, ça ne fera de toi qu'un meilleur musicien.

Pour Berklee, c'est compliqué. Je ne veux pas passer pour quelqu'un de prétentieux, mais quand je suis arrivé là-bas, je me suis rendu compte que je savais mieux jouer que certains de mes professeurs. Je suis resté deux ans et j'ai eu deux diplômes qu'on obtient normalement en six années. J'ai plus appris de mes pairs, c'est ça qui est cool à Berklee. Tu peux te retrouver dans une classe avec un Algérien avec des dents en or et un mec d'Osaka avec une iroquois, et ils ont un groupe ensemble. T'imagines quel genre de musique peut naître de gens avec des cultures aussi différentes ? C'est beau, je trouve ça extraordinaire. Berklee c'est le meilleur endroit au monde pour apprendre la musique, grâce à tous ces gens qui viennent des quatre coins du monde. Ce n'est pas bien ou pas bien, on te dit « C'est juste des sons, maintenant jouez tous ensemble ».

Peux-tu me parler des membres de ton groupe ?

Le directeur musical du groupe, c'est Matthew Stevens, le guitariste. Il vient de Toronto, il

est fantastique. On s'est rencontrés à Berklee il y a dix ans. Il y a une sincérité dans son jeu, c'est quelque chose de plutôt inhabituel. Il a un peu dû se battre contre l'idée débile que les blancs ne peuvent pas jouer du blues ou du jazz. Je ne suis pas d'accord avec ça, quand je l'écoute jouer du blues, ça n'est pas moins du blues qu'un autre, ça vient juste d'une expérience différente.

Mon batteur, c'est Jamire Williams. Il joue avec une telle intensité, je l'adore. Ce mec est une anomalie. Quand tu l'écoutes jouer, tu te dis : « Putain mais il est en train de se passer un truc complètement dingue là ?! »

Je cherche des musiciens qui ont une psychologie particulière. Lui quand il était gamin, il était tellement doué que personne ne le comprenait, les autres se moquaient de lui. Ça l'a poussé à travailler dix fois plus que les autres. Il connaît tout de son instrument ; tous les sons qu'il peut en tirer, tous les plus grands batteurs. On a un nouveau pianiste qui a 21 ans, je l'ai entendu mais on n'a encore jamais joué ensemble.

Kris Funn c'est notre contrebassiste. Il est taré, je l'adore. Il y a tellement de blues dans son jeu, putain ce mec est le musicien le plus métissé qui aie jamais joué de contrebasse. Il joue comme s'il venait du quartier. Musicalement, on parle le même langage lui et moi.

—

Crédits photos CC flickr (photo clé): **evert-jan; mitch98000; zbook**

Crédits photos Droits Réservés (live @ New Morning Paris): **Jokerwoman**

Traduit par Anastasia Levy et **Nora Bouazzouni**

2 pings

Tweets that mention Qu'en pensent les grands de la Nouvelle Orléans? » Article » OWNImusic, Réflexion, initiative, pratiques -- Topsy.com le 20 novembre 2010 - 11:57

[...] *This post was mentioned on Twitter by Loïc DR and OWNImusic, Owni. Owni said: Qu'en pensent les grands de la Nouvelle Orléans? <http://bit.ly/bXjE1X> sur @ownimusic* [...]

C'est quoi l'équation idéale pour vendre sa musique? » Article » OWNImusic, Réflexion, initiative, pratiques le 3 mars 2011 - 14:12

[...] *Qu'en pensent les grands de la Nouvelle Orléans? Same topic [...]*